

# La parole pour convaincre et rallier, la force du dialogue

## Cours transversal 15

### 1. Spinoza

La question de la parole porte sur deux axes. Le premier concerne le statut à donner à la « parole de Dieu », le second porte sur la parole intersubjective, entre humains, en société.

La question de la parole de Dieu est évidemment problématique et conflictuelle. Quand les religieux orthodoxes, que Spinoza appelle « les théologiens », croient que Dieu parle comme un homme et se révèle par-là aux prophètes (Moïse) en leur dictant directement les « Tables de la Loi », il y a évidemment projection imaginaire et anthropomorphisme, et cela relève d'une hallucination auditive. Prendre cela « à la lettre » est superstition. En revanche, si l'on considère cette révélation selon l'esprit, sous forme de parabole et de discours symbolique, comme il se doit selon la raison philosophique, l'expression « parole de Dieu » prend un poids considérable, parce que « parler » signifie en réalité « exprimer une vérité ». Et cette vérité est d'abord dans l'écoute de ce qui est « dit ». Qu'a entendu alors Moïse, lorsque lui ont été révélées les « Tables de la Loi » ? Pas une parole, mais une pensée, et une pensée divine parce qu'elle est « sortie » directement du système des idées vraies qu'un esprit, certes supérieur, a pu comprendre de la nécessité de la vie : contenir les appétits, contraindre, mettre de l'ordre, interdire, obliger à renoncer. Tout cela fut révélé pour empêcher les hommes de sombrer dans la folie de la superstition, du fétichisme des idoles et des simulacres (les dieux Baal, le veau d'or d'Aaron). **Moïse n'a pas entendu Dieu parler, il a écouté et compris les vérités de la vie telle qu'elle se réalise selon les deux attributs de Dieu Nature naturante : l'Étendue (donc le corps, et son appétit) et la Pensée donc l'âme comme idée du corps, et son désir**. La vérité des lois mosaïques est certes négative (elles interdisent, proscrivent, limitent le sentiment de toute-puissance de l'individu), mais elles témoignent d'une saisie de la vérité de la « parole » de Dieu. Et si Jésus, autre prophète, a également entendu la « parole de Dieu », ceci est également parabole. C'est qu'il a saisi une vérité cachée (ou plutôt obscurcie par les prêtres, les rabbins et les pharisiens) de l'Ancien Testament, celle de l'amour entre les hommes et de la charité, qui n'est que l'expression d'un principe divin fondamental de la vie, l'union, la concorde et la paix. **L'écoute de la parole divine a donc le sens d'une révélation des vérités de la vie : limiter la folie, et aimer la communauté des hommes.**

Quant à la parole entre les hommes, bien que l'interrogation philosophique de Spinoza ne porte pas directement sur elle, l'on peut dire ceci.

Parler, c'est penser. Or les hommes pensent (*Éthique*, II, Axiome II). Penser, c'est imaginer, se représenter, se faire des idées, interpréter, croire, raisonner, connaître... Le fait est que les hommes, pour la plupart ignorants et crédules, parlent sans savoir ce qu'ils disent, « parlent pour ne rien dire ». Spinoza cite souvent, comme exemple de passion de la parole, le bavardage. Les hommes parlent, parlent, parlent, mais ils ne savent ni parler ni ce que parler veut dire. Le régime de cette parole commune est rudimentaire : parler c'est exprimer ce qu'on pense. Pire, même, c'est interpréter, donner du sens à des signes, et parfois n'importe quel sens.

Or comme ce qui est exprimé relève du premier genre de connaissance (ignorance, illusion, opinion, superstition) et s'appuie sur le ressort des passions, il va de soi que ce ne sont que « *flatus vocis* », à savoir « souffle de voix », mais surtout paroles insignifiantes (« du vent », comme on dit). Parler ne peut donc pas être seulement « dire sa

pensée ». Il faudrait savoir encore en quoi consiste cette pensée, car elle peut être délirante. Les superstitieux, les prêtres, les manipulateurs, les tyrans pensent. Et ensuite, ils parlent fort, cherchent à persuader, à impressionner, à séduire. Ce sont de « beaux parleurs », qui savent la crédulité de la multitude, et Platon a tout dit à ce sujet, contre les rhéteurs et les sophistes. Nos sociétés sont toujours soumises à ces bruits-là. Mais ces « beaux parleurs » parlent-ils ? Savent-ils parler ? Savent-ils ce que parler veut dire ? Raconter des fadaises, des sornettes, des mythes, des racontars, est-ce parler ? Le philosophe Walter Benjamin rappelle à ce sujet que l'« on peut tout raconter aux hommes, mais on ne peut rien leur dire ».

En réalité, parler ce n'est pas seulement proférer des discours qui correspondent à ce que la multitude peut attendre. Parler (vraiment) c'est chercher ce qu'on pense. La parole est un processus de nature personnelle et d'essence heuristique, ce qu'avait compris le Socrate de Platon, et ce que Spinoza met en exergue à propos de la parole intersubjective. Parler, c'est mettre en mouvement sa pensée vers un but, découvrir, paradoxalement, ce que l'on pense ou ce que l'on doit vraiment penser ; sous-entendu, selon la temporalité de la parole, au début, l'on pense, mais on n'est pas très sûr de la vérité de cette pensée, et l'on a besoin de vérifier, ce que l'on fait en se parlant à soi-même ou en pariant à autrui. Et le principe éthique, c'est d'être de bonne foi.

Parler à soi-même, c'est délibérer, poser pour soi-même arguments et objections, ce qui fait déjà, en soi, une vraie démocratie parlementaire. **Parler avec autrui suppose un détour par autrui, une écoute, une réponse, des affirmations et des négations, ce qui permet de chercher une vérité pour soi-même et de découvrir des vérités nouvelles auxquelles on n'avait pas pensé.** Spinoza a pu y insister, justement pour montrer l'importance de la parole en démocratie : « En délibérant, en écoutant et en discutant, il [l'esprit des hommes] s'aiguise, et à force de tâtonner, les hommes finissent par trouver la solution qu'ils cherchaient et qui a l'approbation de tous, sans que personne s'en fût avisé » (*Traité politique*, IX, 14) :

En somme, parier, c'est, en principe, découvrir ce que l'on pense (vraiment) et qu'on ne savait pas. Cela montre le chemin d'une vraie démocratie : de la parole à l'écoute, et réciproquement. Cela signifie que la parole vraie n'est jamais première, elle est toujours seconde, puisqu'elle doit passer par le détour du filtre d'autrui. Kant, dans la *Critique de la Faculté de juger* (§ 40, « Du goût comme une sorte de *sensus communis* »), l'avait bien formulé, avec ses trois maximes du sens commun : penser par soi-même (maxime de l'autonomie) ; penser en se mettant à la place de tout autre (« pensée élargie ») et toujours penser en accord avec soi-même (« pensée conséquente »).

Autrement dit, la vraie parole indique qu'il faut toujours parler. Mais comme la parole démocratique est horizontale (et non verticale ou pyramidale, comme peuvent l'être la parole de Dieu dans les religions transcendantes ou la parole du despote et du tyran), dès que les sujets-citoyens désirent qu'elle soit véritable, loyale, authentique et crédible, **il convient de recommander aussi l'effort d'attention au « dire », qui exige l'écoute, chose si rare. En effet, l'écoute s'appuie sur le respect de la parole d'autrui, c'est déjà une forme de pacification des rapports sociaux**, et peut-être même une forme de charité, même si l'on a des doutes sur la véracité et la bonne foi de l'interlocuteur, comme Spinoza peut en avoir dans sa correspondance avec Albert Burg, par exemple.

## 2. Eschyle

*Les Sept contre Thèbes* opposent une parole d'hubris, la jactance vaine des Argiens au silence et à la retenue des Thébains. Mais il n'y a pas de dialogue possible entre les deux clans. Pas plus qu'il n'y en aura entre Pélasgos et le héraut. Nous assistons à un bref *agôn*, violent et stérile entre les deux hommes, où Eschyle déploie une ironie que l'on n'imagine pas spontanément dans le genre tragique.

La réflexion sur l'art de la parole se joue entre personnages qui peuvent s'entendre. Il faut d'abord dépasser l'abîme de l'*hétérophônè* pour pouvoir dialoguer. Danaos et ses-filles ont d'abord su créer les conditions pour qu'un dialogue soit possible : éthos convenable, juste mesure du langage et de l'attitude, respect des coutumes et de la piété de l'autre. Danaos ordonne à ses filles de se comporter « ainsi qu'il convient à des arrivants », « Sache céder », « qu'aucune effronterie, sur vos visages au front modeste, ne se lise en votre regard posé », « qu'aucune assurance ne soutienne votre voix », « ni ne prenez trop vite la parole ni ne la gardez trop longtemps », « un langage trop assuré ne convient pas aux faibles », « la prudence doit être notre loi » (p. 57).

À l'*agôn* stérile entre Pélasgos et le héraut s'oppose la maïeutique habile des p. 61-62, au cours desquelles les jeunes filles évoquent leur ascendance argienne. Pour respecter le *kairos* rhétorique qui leur est assigné (parler peu, modestement, ne pas donner de leçons, ne pas prendre la parole trop vite...) et pour amener le roi à formuler la vérité lui-même, elles conduisent la révélation par une litanie de questions. Ce questionnement maïeutique dont Platon fera son miel dans les dialogues socratiques est sans doute la meilleure forme de persuasion, pour amener le destinataire à formuler lui-même la conclusion qu'on espère lui voir atteindre. Eschyle explore aussi le chant amébéé avec subtilité. Cette forme de dialogue qui repose sur la stichomythie, doublée d'effets d'échos forts puisque les deux protagonistes échangent en miroir, crée une juxtaposition forte des discours. Eschyle en donne une version douce, sur le thème de la confiance partagée (p. 69), ou plus tendue entre les suppliantes et leurs suivantes (p. 87), quand l'*hubris* des premières se révèle.

Pélasgos, enfin, esquisse les bases d'un véritable art de persuader : « je vais convoquer les gens de ce pays, pour disposer en ta faveur l'opinion populaire ; puis à ton père j'enseignerai le langage qu'il convient de tenir », « que la Persuasion m'accompagne et la Chance efficace ! » (p. 69) confirmé par Danaos, « la nation pélasge s'est rendue aux raisons persuasives d'une adroite harangue » (p. 72-73). On peut toutefois s'interroger sur la sincérité et l'authenticité de la modestie affichées par les Danaïdes, et sur la manipulation oratoire mise en œuvre par le roi. Certes, à court terme, les uns et les autres obtiennent satisfaction, mais la guerre n'en sera pas évitée pour autant, et les châtiments encourus par tous dans la suite de la trilogie font planer une ombre sur l'usage de ces stratégies oratoires un peu troubles.

Le dialogue est évidemment préférable au conflit sauvage et aveugle. Mais attention au « parler beau » qui n'est pas toujours un « parler juste ». Comme le rappelle le dramaturge Walid Mouawad, dans *Inflammation du verbe vivre*, la tragédie vient rappeler au public les dévoiements de la parole politique :

Les Athéniens s'aperçurent que le parler beau ne menait pas forcément au parler juste. Frappés d'étonnement devant la puissance du langage qui pouvait conduire un peuple entier à se jeter dans le faux, le désir du vrai est né chez les Athéniens, et de ce désir, un amour qui s'est appelé philo-sophie, qui lui-même a fait naître le plus surprenant enfant que l'occident ait vu paraître sous son soleil [...] où l'humain pouvait contempler sa douleur, celle de son époque, un endroit d'où l'on voit : le théâtre, (p. 16)

### 3. Edith Wharton

Le roman d'Edith Wharton compte de nombreuses scènes de dialogues, sans parler des instants volés entre Ellen et Newland ou d'échanges rapides, notamment entre May et son époux, qui marquent la fin de certains chapitres. Il n'est pas un seul chapitre qui n'en comporte : le dialogue joue même un rôle plus important que la narration, les monologues intérieurs (le plus souvent de Newland) ou les descriptions et commentaires de l'action par Fautrice. Toutefois, ces dialogues sont caractérisés par une grande économie de moyens – Edith Wharton rappelant dans ses *Règles de la fiction* que le dialogue doit aller à l'essentiel, avoir un rôle et un caractère dramatique, mais en aucun

cas se substituer à une narration qui relate des faits ou délivre souvent des informations que ne peuvent ou ne doivent connaître certains personnages pour des raisons de vraisemblance ou d'ironie dramatique.

Curieusement toutefois, **le dialogue whartonien vaut souvent plus par ses silences, ses non-dits, et ses malentendus : c'est ce qui fait sa force et le rend souvent pudique, bouleversant.** Son rôle, à part peut-être dans l'échange entre Newland et son patron Mr Letterblair qui manipule son associé pour dissuader Ellen de divorcer, n'est pas de rallier ou de convaincre : soit conflictuel, il sépare et exclut, soit amoureux ou amical, comme dans le bel échange entre Newland et M. Rivière (au chapitre XXV), il suggère, fait miroiter l'indicible, laisse surgir l'émotion – **« accompagnement d'un merveilleux solo de silence »** entre les amoureux (XXIV).

Dans le premier cas, le dialogue entre les membres de la haute société, dans les familles Mingott et Archer, juge et condamne : outre bien sûr le bal ou les invitations, prétextes à des jeux mondains ou à des paroles convenues, les échanges se font vifs ou insinuants (par exemple, entre Mrs Catherine Mingott et Mrs Julius Beaufort, entre Beaufort et Newland, sans doute jaloux l'un de l'autre et qui n'apprécient guère de se rencontrer chez Ellen !) On pensera également aux chapitres qui mettent en scène les maîtres médisants du « bon goût », Sillerton Jackson et Lawrence Lefferts, lesquels attendent patiemment le moment de se faire l'écho d'une rumeur, de mordre à pleines dents Ellen ou les Beaufort, au point que toute la société semble suspendue à leur parole : ainsi le chapitre 1 à l'Opéra se termine-t-il sur une allusion voilée et venimeuse à l'apparition d'Ellen en noir, épaules nues : « Je n'aurais jamais cru que les Mingott oseraient cela » (I).

Dans le second cas, le dialogue suggère le malaise ou l'amour. May, dans la mission espagnole, fait allusion à un amour passé de Newland pour Mrs Thorley Rushworth : il se sent rassuré, tant il craignait d'entendre prononcer le nom d'Ellen, mais il ne répond pas vraiment sur son véritable engagement, son cœur déjà acquis à la comtesse. Autres malaises ; May débusque les mensonges de Newland au sujet de son voyage à Washington et le déconcerte totalement en lui apprenant le départ d'Ellen pour l'Europe et sa grossesse déjà connue de sa rivale : le dialogue est ici surprise et prise de pouvoir, comme au théâtre dans les pièces de Marivaux. Il est enfin tout à la fois aveu, non-dit et silence entre Ellen et Newland qui « s'affolait de sentir couler les minutes, et ne pouvait supporter l'idée qu'une barrière de mots allait retomber entre eux » (XVIII), alors que la nouvelle du mariage imminent sera brutalement annoncée.